

De passage à Genève

Pablo Casals a rendu visite au pasteur Ernest Christen

Le 24 juillet dernier, les collaborateurs du Festival de Prades souhaitaient bon voyage à Pablo Casals qui, une fois de plus, les avait réunis. Mardi, le maître voulait respirer l'air de la paix et de l'amitié dans notre ville ; c'était une façon de bien commencer ses vacances ! Pablo Casals a fait une longue et réconfortante visite à notre ami le pasteur Ernest Christen, aîné depuis plusieurs mois.

Dès aujourd'hui, chez le comte Chigi, d'anciens élèves attendent Casals ! Un concours international de violoncelle terminera les deux semaines à Sienne ; le 10 août, Casals dirigera l'exécution de « Pessembre », oratorio où sont chantés les épisodes de la crèche, non pas, nous dit le pasteur Christen, « au moyen d'une musique à peine accessible aux cérébraux, mais sensible à l'âme, comme une page des Evangiles : bergers et mages réunis dans une même adoration. Casals n'est bien et heureux que lorsqu'il laisse battre son cœur. »

De Sienne, le grand artiste passera en Israël. (t.)

ENTRETIEN AVEC PABLO CASALS

« Je connais ces quarts d'heure » me répondit avec une gentillesse bourrue Pablo Casals, à qui je demandais un entretien, « surtout, ajouta-t-il, si je me mets à évoquer des souvenirs... Venez demain à 11 heures. » Il m'attendait à l'heure dite dans un petit salon de l'hôtel Monte-Rosa, aux côtés de sa jeune et charmante femme, Dona Marta. Plus qu'une interview (il en a horreur), ce fut une conversation familière, amicale, au cours de laquelle le bon maître, éblouissant d'esprit et d'humour, aborda les sujets les plus divers avec l'enthousiasme et la lucidité d'un homme à qui la musique semble conserver une inaltérable jeunesse.

Heureux d'être à Zermatt, certes, car Casals a toujours aimé la montagne qui, cependant a failli lui être fatale : en 1900, au cours d'une ascension en Californie, un rocher lui a écrasé la main gauche : en six mois les chirurgiens lui ont refait une main toute neuve... « qui n'a donc que 60 ans au lieu de 85 ».

Sa carrière de virtuose (dont le sommet est pour lui sa collaboration avec Thibaud et Cortot), ne lui a guère laissé le temps d'enseigner : seulement à Paris, au début du siècle, et depuis qu'il a atteint 80 ans.

Et pourtant tous les grands violoncellistes de ce temps sont les disciples directs ou indirects de ce chef d'école.

Le disque : Casals préfère les tout premiers enregistrements où rien (sauf les scories de la cire

primitive) ne déformait la sonorité et l'intention de l'interprète... il maudit l'ingénieur du son qui, avec ses manettes magiques, tue la nuance.

Casals se montre entièrement d'accord pour une éventuelle collaboration entre les cours de Zermatt et les conservatoires, pour que ceux-ci lui envoient leurs sujets d'élite, avec lesquels il pourrait faire « de la musique plus que du violoncelle ».

Deux cent cinquante violonistes de trois à neuf ans

Il a joué dans tous les pays du monde (« sauf l'Australie », ajoute-t-il). Son souvenir le plus extraordinaire, il le doit au Japon : on lui a fait entendre un orchestre de deux cent cinquante violonistes de trois à neuf ans, qui ont joué le double concerto de Bach (ils n'apprendront la musique qu'au sortir de cette institution). Comme leur professeur leur expliquait qui était Pablo Casals, les deux cent cinquante enfants se sont rués sur lui, persuadés qu'en le touchant ils pourraient prendre une étincelle de son génie.

Sa vie actuelle : il vient de Porto-Rico et de Prades (villes où il séjourne alternativement) et va participer au premier Festival d'Israël, où il présidera le troisième concours international de violoncelle.

La musique moderne ? C'est pour Casals une expérience dans laquelle la musique est souvent bien oubliée... comme en peinture, ajoute-t-il. « Mais votre illustre compatriote Picasso ? »

« Ah ! répond Casals, Picasso est un génie... qui fait tout ce qu'il veut. Après les expériences

plus ou moins heureuses et au-dessus d'elles, la musique, la vraie, vivra éternellement. »

Et je quitte à regret la petite station de Zermatt, dont nulle voiture automobile n'a le droit de venir troubler la quiétude, dont la rue unique, aux maisons miniatures, ne résonne que des grelots des chevaux attelés aux « taxis » ou des cloches d'un troupeau de chèvres que pressent quelques gamins et qui tintinabulent à la nuit tombante...

... Et je quitte à regret Pablo Casals, auréolé de gloire au soir, mais non au crépuscule, d'une vie féconde... Le vieil homme et la montagne... Le vieil homme et la musique.

Henry DUMOULIN.

L'Académie musicale d'été de Zermatt a célébré le 85^e anniversaire de Pablo Casals

(De notre envoyé spécial Henry DUMOULIN)

« NOUS avons tenu à conserver à ces IX^e cours musicaux de Zermatt leur caractère d'intimité réconfortante, associant les miracles de la musique aux merveilles de la montagne », déclarait lors de la séance inaugurale docteur Franz Seiler, président du Comité d'organisation.

Il n'y a en effet aucun point commun entre les « Festivals » brillants organisés à travers le monde et l'atmosphère de travail simple et ardent de la « Salle d'Ecole » de Zermatt où une centaine de jeunes musiciens venus du monde entier écoutent avec une respectueuse attention les conseils de maîtres éminents dont le plus illustre est Pablo Casals, un des plus grands musiciens de ce temps, qui fête actuellement son 85^e anniversaire. Les quatre concerts publics qui marquent cette période d'études musicales (20 août au 3 septembre) procèdent de la même dis-

tion et du même recueillement, qu'ils ont lieu dans l'église protestante de Zermatt. J'ai pu

assister au premier d'entre eux donné par trois pédagogues des cours musicaux : Sandor Vegh, premier violon du quatuor qui porte son nom, démontre que son tempérament généreux de tsigane peut se plier à l'équilibre rigoureux mais non austère d'une « Partita » de Bach. Karl Engel fait preuve d'une élouissante virtuosité dans des « Variations » de Brahms et les voix du clavier et du violon se mêlent en un dialogue du plus ardent lyrisme dans la « Sonate » de Franck. Le violoncelle de Rudolf Von Tobel apporte sa basse expressive et sensible au 1^{er} Trio de Beethoven. Les autres concerts permettront d'entendre notamment Maria Stader, Hephzibah et Yehudi Menuhin, Horszowski, le Festival Strings de Lucerne, ainsi que la création d'un « Stabat Mater » d'Emmanuel Moor, compositeur hongrois qui fut l'ami intime de Pablo Casals.

Revenons à la « Salle d'Ecole » : chaque jour, de 9 h. à 19 h., à tour de rôle, Karl Engel enseigne

le piano, Hauser et Sandor Vegh le violon et le quatuor, Hausslein l'interprétation du lied, six séances étant réservées à Pablo Casals. Parmi les élèves, cinq ou six seulement possèdent la technique suffisante pour jouer durant le cours (les quelque cinquante auditeurs prenant scrupuleusement des notes). Le maître écoute attentivement l'exécutant, prononce quelques mots aimables d'encouragement, puis reprend ligne par ligne une « Suite » de Bach ou une Sonate de Beethoven, dégageant l'esprit de l'œuvre, l'intention d'une phrase mélodique, détaillant la technique d'un trille ou d'une appoggiature. Il invite l'élève à jouer avec lui et lui communique par un phénomène curieux d'osmose une chaleur de sonorité qui hélas s'éteint généralement trop vite lorsque l'archet du maître abandonne l'autre. Pablo Casals, dont le visage extraordinairement expressif traduit aussi bien la réprobation que le ravissement d'avoir été compris, s'interrompt souvent pour quelques commentaires volontiers ironiques, rappelant les principes élémentaires que dicte la musique et que les techniciens oublient trop souvent : la note n'a comme le mot dans la phrase, aucune importance en soi mais doit s'amalgamer aux autres dans la continuité de la mélodie... on ne sait plus respirer, prendre des temps... le métronome, peut-être nécessaire au débutant, est un grand fléau... les indications de nuances n'ont jamais la même signification et doivent être interprétées suivant le contexte, etc., etc.

Et les jeunes instrumentistes, dont certains possèdent déjà une belle virtuosité, sont émerveillés de voir leur jeu se transformer au rappel de ces principes tout simples que Pablo Casals n'a jamais oubliés.

Sans diminuer les mérites des violoncellistes (et autres) que j'ai pu entendre à Zermatt, il me semble qu'il y aurait le plus grand intérêt à assurer une coordination entre ces cours et les Conservatoires de tous pays, d'où viennent d'ailleurs quelques élèves, de façon que les sujets exceptionnels (pour qui la connaissance technique est présupposée) puissent, au besoin grâce à l'octroi de bourses d'études, accomplir auprès d'un maître tel que Pablo Casals un stage dont l'influence serait déterminante pour leur carrière de concertiste ou de musicien d'orchestre.

20 DE SETEMBRO DE 1961

Música e montanha

Centenário de Guido Rey, alpinista, Casals e Horszowski

Em pleno e dourado outono de 1950, deixei os meus companheiros dirigirem-se, de Milão, a Palianza e depois a Berna, e tomei sózinho o rumo de Zermatt, na fronteira da Suíça com a Itália. Viajei móvido por opção irresistível, porque não era para conhecer essa pequena cidade que para lá seguia, mas a fim de dar corpo de realidade a antigo e renitente sonho: ver o Cervino, o soberbo Matterhorn. Sacrifiquei-lhe, então, a visão da Jungfrau; reservei para pouco mais tarde a das Agulhas de Chamonix e do Monte Branco.

No primeiro encontro com a altíssima pirâmide (4.500 metros), o Cervino pareceu-me irreal, transparente, dum azulado argentino, entre os seus sombrios encaixes alpestres, cobertos de pinheiros, no fundo do vale. Trinta e quatro anos tinham então transcorrido desde quando me exilara para sempre de minha Curitiba natal, florida e suavemente dançante, no ar vivo do seu planalto, para o Rio de Janeiro; vinte e cinco, que retornara à tédia e gostosa Guanabara, trazendo numa obra de ficção, um romance modernista. A Festa Inquieta, um pouco daquela atmosfera para um subtropical, como em feérica, e que Robert L. Stevenson tão bem soube evocar: «O esplendor, — o céu e a terra conspiraram para esse esplendor, — a leveza e calma da atmosfera, o silêncio estranho, comovente, mais comovente do que um tumulto, a neve, o gelo, a paisagem encantada...». E compara aquèle «ar capitoso» a um fino vinho de França, o vinho de Anjou.

No meu planalto curitibano, no extremo horizonte de Leste, a Serra do Mar inscreve um fundo azulado e difuso, à Leonardo. Algumas rudes, dramáticas gargantas e desfiladeiros perfumados e frescos, circundam a cumida de modesta altitude, porém ativa, que não ultrapassa 2.000 metros, miniatura dos Alpes, ruina final dos Andes das velhas idades geológicas que déste lado do Atlântico terão existido. Em Arosa, nos Alpes Grisões, onde escrevi o meu velho romance, vivi, longo tempo, tão alto (1820 metros) quanto a própria culminância do Marumbi, de que tanto nos orgulhamos. Um grande artista de minha terra, Jaime Balão Júnior

como ninguém descreveu a «nossa» Serra: «Soberba, a Serra, lavada de azul no seu relévo e na sua transparência luminosa». «A Serra embriagava. Sentia-se e bebia-se o être no ar.» E depois: «Rústicas sombras, asas de rosas, farrapos de seda carmim, maravilhosas penas vermelhas e brancas, olhos faiscantes sob a luxúria de um mundo fecundo, espelhos amarelos e roxos, errantes, reflexos e cascatas tombando, brancas e irisadas nos infernos.» Era com um sentimento de grave e religioso que nos aproximávamos da Serra, tão longe, dos 4, 5 ou 8 mil metros dos Alpes, dos Andes, do Himalaia; no entanto, as neves eternas a menos, montanhas tão bem proporcionadas, nos seus breves porém dramáticos acentos. Ela preparou-me para os grisões gelados, e para a adivinhação exaltada do mundo extraterreno, inútil e belo, cuja existência só por si justifica os ideais do alpinismo.

Antes de subir a perto de 3.000 metros nas encostas da Aiguille du Midi, ao lado do Monte Branco, tão próxima da arripadora Aiguille Verte e dos trágicos Drus, fui levar o meu preito à terrível montanha, ao Cervino, que durante séculos fascinou e repeliu os mais audazes, que matou quatro homens no próprio dia no qual perdeu o prestígio da inacessibilidade. Cheguei já finda a temporada turística, de verão. Zermatt preparava-se para a dos esportes de inverno. Estava deserta, como nos velhos tempos heróicos da primeira conquista da Montanha. Rondou pelos caminhos recendentes das requemadas hervas alpestres e aligeirados, nas suas longas rampas coleantes e ascendentes, pelo vivido ar e pela música das águas vivas, daquelas águas vivas de que é todo ressoante o meu velho A Festa Inquieta. Vi crescer até o meio do céu o imenso, e, entretanto elegante e atrevido rochedo Matterhorn. Vi no pequeno cemitério de Zermatt as sepulturas pequeninas de suas vítimas e entre elas de um casal de brasileiros, da família daquele admirável Dr. Beauclair, o médico patriarcal de Nova Friburgo.

De lá trouxe esta nota poemática: «Montanha»: «Relvados verdes (mas verdes!). Os pinheiros arolas, escuros, já com o rubor dourado do outono. | Sereníssimas cumidas glaciais do meu mundo claro de evasão. Uma torrente alpreste, rumorosa, da cér turva da água das geleiras. | Zermatt. Caminho de Zmutt e Stafelalp. | Caminho em curvas especiosas, cada vez mais para dentro da montanha. Cada vez mais poderoso afir-mava-se o Matterhorn. Ia investir-se (inevitável!) do meu Ser, substituir-se, em mim, ao meu destino...»

Foi-me como uma despedida, contemplá-lo integrado no seu gigantesco e estelar anfiteatro natural, do alto do Gornergrat (3.130 metros), dando terminação ciclopica e incisiva àquele prodigioso desfile: o Monte Rosa, o Lyckkamm, o Breithorn, o Weisshorn...

E depois, foram o retorno a esta terra que é a minha, e às duras lutas, e às incompreensões, e ao desencanto, ao frenesi histérico da ingratidão e da desleigância moral. Em meio, porém, do sordido maelstrom de vaidades desenfreadas, de ambições, do qual venho tentando preservar-me para realizar ainda algum esforço construtivo, e ao qual me esforcei por

superar, para poder continuar a viver por ainda alguns incertos dias, chega-me, por vezes, como algum aceno da Montanha encantada. Desta vez, graças à Música.

Tenho à minha frente o programa-prospecto do «Zermatter Meisterkurse für Musik», um Curso de Música para Mestres, a cargo de Mestres, realizado entre 20 de agosto e 3 de setembro corrente em Zermatt, Cantão do Valais, Suíça. A cidadezinha alpestre, limpa, colorida, florida, alegre, apesar da formidável presença próxima do Cervino, por várias vezes tem sido o local de festivais Casals, equiparando-se, assim, a São José de Porto Rico, esse Prades, de França, que o maior dos músicos — intérpretes vivos tornou célebre. Deve-se a iniciativa ao Dr. Franz Seiler, membro de uma família de antigas e significativas tradições locais. Os Concertos e Cursos de Música em Zermatt não substituem os velhos cantares alpestres, os sugestivos e imemoriais jodlers, mas estão acrescentando ao interesse alpinístico e esportivo da cidade um elemento de complexidade e de vitalidade profunda.

O programa dos concertos traz na capa, é natural, a efígie ilustre do Cervino. Vejo, adiante, fotografias de Casals e sua esposa, Dona Marta; um autógrafo de Casals, aplaudindo a iniciativa do Dr. Seiler; vê-se Casals executando no violoncelo; vários flagrantes de Casals solando e regendo a orquestra (expressões fisionômicas de verdadeira juventude espiritual). Quatro concertos. O primeiro partitura para violino solo, de J. S. Bach, por Sandor Végh; Trio de Beethoven, op. 70, n. 1, por Karl Engel, piano, Végh, violino, e Rudolf von Tobel, cello; Variações sobre um tema de Schumann de Brahms, por Engel; Sonata para piano e violino, de César Franck, por Engel e Végh. No segundo, em «homenagem a Casals», «Prelúdio, Coral e Fuga», de Franck, e «Impromptus», op. 90 ns. 3 e 4, por Mieczysław Horszowski, piano; «Laudate Dominum», de Mozart, K. V. 339, soprano Simone Mercier, e Hans Willi Haeusslein, flauta. «Stabat Mater», para contralto e côro, de Emmanuel Moor, o Côro Feminino de Lausanne, contralto Lucienne Devalier, e Haeusslein, flauta, redução de Carlo Hemmerling; Barau do Duo Hephizibah Menuhin, piano, e Yehudi Menuhin, violino, e soprano Maria Stader; Sonata em Ré menor, op. 108, de Brahms, e Sonata a Kreutzer, op. 47, de Beethoven, pelos irmãos Menuhin, e 2 Arias com violino *obligato*, de J.S. Bach, Maria Stader e Menuhin. O 4º foi um concerto do «Festival Strings» de Lucerna, conjunto de cordas, sob a direção de Rudolf Baungartner, com Mieczysław Horszowski como solista. No programa: Concierto em Lá maior para arcos, de Vivaldi, Pavana e Chaconne, de Henry Purcell; Concierto para piano e orquestra, em Mi maior, K. V. 449, de Mozart; Concierto para piano e orquestra em Lá menor, de Mendelssohn; e Divertimento em Si maior, K. V. 137, de Mozart; concerto sob o patrocínio «a Internationale Felix Mendelssohn Gesellschaft da Basileia». Os Cursos de interpretação são dados por alguns dos artistas mencionados, e mais Emil Hauser. O próprio Casals deu a sua assistência à execução dos Concertos de Boccherini, Haydn, Schumann,

Dvorák, Saint-Saëns e Lalv; das Sonatas de Bach, Beethoven, Brahms e Schubert; e das Suites de J. S. Bach, para cello solo.

E' evidentemente a presença nesse Festival, do nosso prezado Miecio Horszowski que me permite dar essa notícia, de permeio com alguns personalismos, provavelmente descabidos e dissaboridos, mas que menos são para mim. Esta crônica será enviada, como afetuoso apêto de Miecio Horszowski, e, ainda, pra mim, isso valerá muito.

Acontece, também, ter, nestes dias, verificado transcorrer neste 1961 o centenário do nascimento de Guido Rey. Guido Rey? Que tem esse nome com a música? Nada. Tem muito, muitíssimo, no entanto, com o Monte Cervino, Matterhorn em língua alemã. Volto, assim, à tecla do meu amor à Montanha, às montanhas, entre as quais vivi os meus anos de Arosa, Graubünden, na Suíça alemã, onde com tantos campônios pude conversar em português, por quanto eles falavam «romanche», língua néo-latina sólamente não esquecida, e ainda vivaz. Guido Rey. A ele devo o despertar dum interesse que me levou a ler, e a adquirir, mais de uma centena de livros de alpinismo e de aventuras de montanha. Porque Guido Rey é autor de «O Monte Cervino», publicado em 1905, obra que foi traduzida do italiano para o francês em perfeita tradução, na qual dele tomei conhecimento.

O livro de Guido Rey (1861-1935), é desses, tão raros em que as intenções modestas do memorialista e do historiógrafo conseguem fazer uma obra-prima no seu gênero. Várias obras referentes ao alpinismo e à montanha são cheias de entusiasmo contagioso e de senso poético, desde a de Saussure e Émile Javelle até às de Maurice Herzog, Frison Roche, Charles Gos, J. R. Ullmann, outros, passando pelo inapreciável livro-depoimento do heróico conquistador do Matterhorn, Edouard Whymper, e pelo de Leslie Stephen, pai da romancista Virginia Woolf, e grande escritor como ela. O livro de Guido Rey, como o de Leslie Stephen, ultrapassou vitoriosamente os limites da para-literatura. É uma obra substanciosa, plenamente vivida, de um calor, dum lirismo seioso e duma idealidade que deixa fizeram um livro-fôrça: converteu a muitos ao amor à montanha, encantou a todos. Prefaciou-o o autor de outro livro de ação, convincente, sedutor: Edmundo de Amicis, autor do inesquecível «Cuore», que João Ribeiro tão bem traduziu para o português. Em Chomomix, em outubro de 1950, de frente da estátua de Saussure, adquiri uma nova edição de «Le Mont Cervin», dessa vez com preâmbulo de Marcel Rouff e «avant-proposto» de Henry Bordeaux, outro fiel da Montanha. Nele encontrei uma fotografia de Guido Rey ao tempo do aparecimento do seu livro; outra, de 1935, de pouco antes de sua morte, tirada em sua casa no Gioméin, na base do Cervino, aonde retornava todos os anos.

Reli esse livro agora, 37 anos depois da primeira leitura que dele fiz na Suíça. Mudou muito «o Natal», «mudei eu», para frasear Machado de Assis. O livro de Guido Rey, porém, funcionou com o seu pleno encantamento. Donde este agradecimento.

Andrade Muricy

October
1961

Zermatt, 1961

By M. B. STANFIELD

EVERY year the famous Pablo Casals "Summer Academy of Music" at Zermatt seems to take on a slightly different character. The background beneath the rugged summit of the Matterhorn remains the same: the incomparable Casals Master Classes, those by the associate professors, Karl Engel, Hans Willi Haeusslein, Emil Hauser, and Sandor Vegh and the preparatory cello sessions by Rudolf von Tobel; the concerts in the Church given by the above-named Faculty artists with such welcome additions as Mieczslaw Horszowski, Hepzibah and Yehudi Menuhin and the Lucerne Strings. Yet against this familiar setting something individual emerges to set its stamp on the two weeks courses, so that in retrospect they will stand apart from those of other years.

The most obvious of this season's changes spring from the fact that the Mont Cervin Hotel, previously the hub of the whole "Academy," is closed for repairs. The renovated Monte Rosa Hotel, the oldest hostelry in the historic mountain resort, has to some extent temporarily taken its place in that the Master and Mrs. Casals, Queen Elizabeth of the Belgians and her suite and a few of the Casals' personal friends have been given rooms there. It was also the scene of a memorable banquet in honour of the Master over which the Swiss President presided. The Classes, however, were moved to the newly built Municipal School which possesses an auditorium admirably suited to these purposes and which was used for a most impressive informal concert given by Vegh and a string orchestra drawn from his classes on the Friday of the second week.

Musically, the most notable innovation concerned the programme for the Casals Classes which was expanded to include classical and romantic solo suites and sonatas in addition to the concerto curriculum of the past two summers. This gave them far

greater diversity and enabled the Master to cover an extremely wide field. Perhaps this was the reason why the Classes seemed even more inspiring than in the past. Most experts found that the newly introduced works were the best realized by the students, and readers from English speaking countries will be interested to know that the performances causing the most favourable comment were those of the Brahms F major Sonata and four movements of the Bach D minor Unaccompanied Suite by a very gifted young American and the Beethoven D major Sonata presented by an English partnership.

There were fewer performers than in recent years due, perhaps, to the strict preliminary test to which candidates are subjected before they can be enrolled. Consequently, to the joy of the ever-growing number of listeners, the Master could pay more attention to detail. While most of the criticisms were designed to educate advanced players he often covered points that would also be of help to the intermediate cellist. For example, in the playing of trills. In a slow tempo such as is found in the Sarabande of a Bach Suite or the Adagio of the Boccherini A major Sonata, the Master advocated a slight holding of the main note before beginning the trill as well as stopping the trill and vibrating the same note on reaching the beat before the final semi-quavers or grace notes, at the termination. Holding the basic note initially for an infinitesimal space of time will allow it to be sung as a part of the melody. The trilling finger (or fingers as the case might well be) can be aided by an almost imperceptible rotary movement of the hand to help the vocalization of the phrase to proceed without interruption during the trill. Holding the basic note alone on the last beat when the trill is followed by an ornament written or implied is essential in order to preserve the rhythm, and the first of the succeeding short notes should have a

L'ILLUSTRÉ

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

DANS CE NUMÉRO, DÉBUT D'UN BOULEVERSANT RÉCIT VÉCU:
CONDAMNÉ A MORT, FOSTER EST INNOCENT!



Lilly YOKOI et Rolando JOHANSSON,
«clou» du spectacle 1959 du Cirque Knie.

Voir notre reportage dans ce numéro. (Photo Yves Debraine.)

No 37

Prix 70 ct

XXXIXe année - France Fr. 75 Italie lire 120

LAUSANNE, 10 septembre 1959

La reproduction des textes, illustrations et cartes
est interdite, sauf accord formel avec la rédaction.



Brevet suisse de plongée sous-marine sur le lac Léman

Dimanche 6 septembre, le centre de Lausanne de la Fédération suisse des sports sous-marins a fait passer aux plongeurs helvétiques les épreuves nécessaires à l'obtention du brevet suisse de plongée. A cette occasion, la célèbre barque «Vaudoise» transporta les plongeurs sur les rives françaises. La falaise sous-lacustre de Meillerie se prêtait admirablement comme terrain d'examen. La visibilité exceptionnelle de ses profondeurs permit aux plongeurs de descendre aux quarante mètres exigés.

(Reportage M. Jacot)

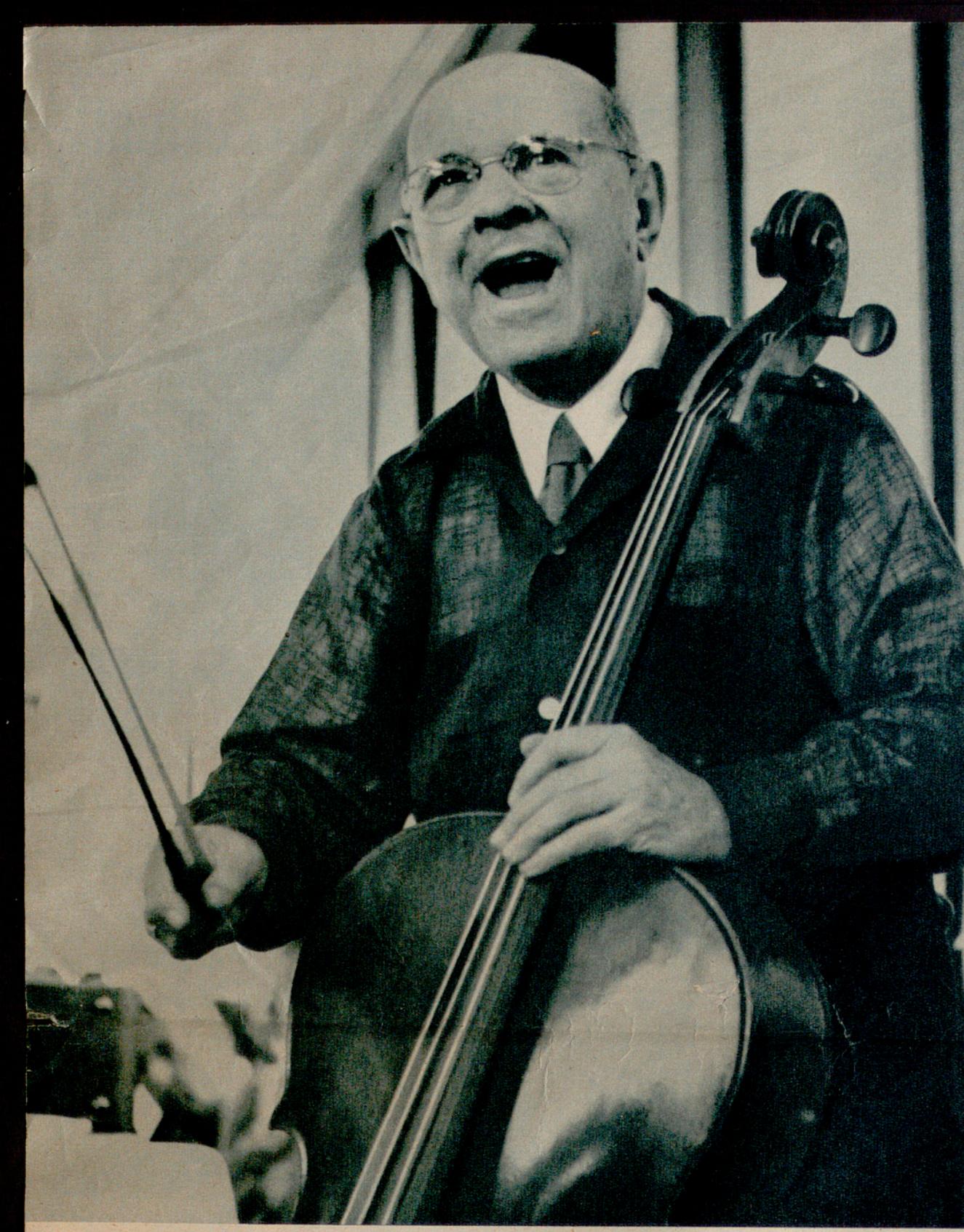


Pablo Casals à Zermatt

Trois semaines durant, la station valaisanne de Zermatt s'est transformée en temple de la musique à l'occasion de ses cours musicaux désormais célèbres. Une centaine d'élèves des quatre continents sont venus y prendre la leçon de leur vieux maître, Pablo Casals, dont les 83 ans continuent de rayonner. ➤



Pablo Casals et sa jeune femme, Martita Montanez, qui fut aussi une de ses élèves, ont deux communes passions : la musique et la marche.



◀ Pablo Casals à Zermatt

Rien ne saurait être plus éloquent que cette série d'expressions notées par le photographe : la musique façonnant un visage au gré de ses sortilèges.

(Reportage François Gonet)

